

Gilles Leroy

L'amant russe

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

HABIBI, *roman*, Michel de Maule, 1987 (épuisé)

MAMAN EST MORTE, *récit*, Michel de Maule, 1990, rééd., Mercure de France, 1994

LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS, *nouvelles*, Mercure de France, 1991

MADAME X, *roman*, Mercure de France, 1992

ANDRÉ GIDE VOYAGE, Préface à André Gide, coll. Biblos, Gallimard, 1993

LES JARDINS PUBLICS, *roman*, Mercure de France, 1994

LES MAÎTRES DU MONDE, *roman*, Mercure de France, 1996, Folio, 1998

MACHINES À SOUS, *roman*, Mercure de France, 1998, Folio, 2000

SOLEIL NOIR, *roman*, Mercure de France, 2000

L'AMANT RUSSE

Gilles Leroy

L'AMANT RUSSE

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2002.

Extrait de la publication

*à Juliette, pour mémoire
à Ariel*

*Dans ce monde, les forces sont bien variées,
les forces de désir et de volonté en particulier.
Il y a la température d'ébullition de l'eau et il
y a la température où le fer devient rouge.*

DOSTOÏEVSKI
L'Adolescent

Le sol te fera trébucher.

JEAN GENET
Le Funambule

Un soir que je traversais le ciel soviétique, en route vers Tokyo, un homme d'équipage est venu à moi et m'a dit : « Nous longeons la côte Baltique. À la gauche de l'appareil, là où le soleil se couche, c'est la ville de Leningrad. » Là où le soleil se couchait et où mes yeux cherchaient à présent, fouillant les nuages. Au steward embarrassé, j'ai répondu : « C'est ici que je voudrais descendre. Ici même, descendre. »

D'avion, on ne saute pas. D'un train non plus, onze années plus tôt, je n'ai pas sauté quand c'était encore possible. Le steward attendait une explication que j'ai fini par lui donner, dans un rire maladroit : « J'ai laissé quelqu'un là-bas, quelqu'un que j'aimais. »

Il compatissait, soupirant pour lui-même. S'attacher, c'est difficile.

« Vous qui veillez, attendez, regardez : dans moins d'une heure, le soleil se lèvera à notre droite. Je ne m'y habitue pas, chaque fois ça m'étonne. »

Il s'est levé pour éteindre les lumières, laisser les passagers dormir le peu de nuit que l'appareil traversait. Tous étaient très tendus : on survolait l'URSS de longues heures, dans un couloir aérien si étroit, me dit le steward, qu'une hirondelle hésiterait. Quelques semaines plus tôt, des chasseurs russes avaient abattu un Boeing étranger dévié de son couloir. Personne n'avait survécu. J'ai guetté les chasseurs russes au hublot. Un pilote venait frôler la carlingue en bout d'aile, si proche que je pouvais le voir, le reconnaître sous le masque.

C'était toujours le même visage.

Dans la fin d'après-midi, nous étions au Kiev Hotel, rue Dniepropetrovskaïa. Il faisait cette année-là, au terme des nuits blanches, une chaleur exceptionnelle. On s'inquiétait pour les vieilles gens, les malades, les nourrissons. On redoutait la grande sécheresse pour les récoltes.

La venue du soir, ce que d'ordinaire on appelle le soir, n'était porteuse d'aucune promesse. Bien au contraire, la canicule redoublait et la poussière montée en tourbillons de la chaussée de terre battue nous tapissait la gorge, la bouche, le nez.

Leningrad en juillet : la ville veille, ensoleillée jour et nuit. On est dans les régions hautes du globe, où les bleus du ciel sont plus bleus et le soleil d'une pâleur oxygénée. *J'ai seize ans. Oui, seize ans.*

J'étais là sous l'effet d'un contresens. Qui pourrait dire pourquoi nous voyageons, sachant bien que le déplacement n'est qu'illusion et qu'on ne bouge pas de sa tête, cette indécollable tête ? Je pouvais bien sillonner le pays

du nord au sud, de Moscou à Vladivostok, aucune réalité n'effacerait jamais les trois ou quatre images figées qui étaient ma Russie : les contes illustrés, les cycles de Troyat dévorés en cachette, la nuit, par milliers de pages, le docteur Jivago et les yeux noir martyr du poète Maïakovski.

Les mythologies intimes sont variables aussi bien que le fleuve Amour. Les communistes français avec qui je faisais le voyage venaient chercher confirmation de leur propre imaginaire : oui, la Russie était bien morte avec le dernier tsar ; oui, Lénine avait donné naissance au meilleur des mondes. Cadre du Parti, responsable d'une association touristique spécialisée dans les pays de l'Est et Cuba, le père d'Axelle nous avait trouvé deux places au sein d'une colonne de vingt militants.

Trois semaines avaient passé. Nous avons traversé Moscou, Kazan, Oulianovsk. J'étais las de tous ces musées de la révolution dont la répétition de ville en ville, certes, me fascinait (toujours les mêmes discours du guide traduit d'égale façon par nos interprètes, toujours les mêmes fresques, la plupart du temps toiles croûtées de rapins officiels, les mêmes photographies, scènes édifiantes d'une histoire sans appel, mémoire congelée dont la représentation emblématique aboutissait évidemment au mausolée de la place Rouge, avec son petit bonhomme à barbiche neutralisé sous la cire des embaumeurs et sa cloche de verre, sorte d'icône à son tour, idole guérillera pour les masses soumises), ces cimetières de la révolution, donc, et aussi les musées

Lénine où se répétait de même l'épopée de Vladimir Ilitch Oulianov, chaque village ayant sa relique, sa chaise sacrée, son lit sacré où le petit père avait reposé. Me subjuguait alors cette propension à s'inventer des petits pères, successivement tsars et bolcheviks, comme s'il fallait que fût assurée la permanence du culte pour que se survive, dans une pérennité ignorante des facéties politiques, la tragédie russe. Peu m'importait, au fond, la boucherie œdipienne : je trouvais ce que je cherchais, cette âme russe des romans faciles et des films en costumes. Et j'allais me dérouler pour moi seul un roman en ce jour — cette nuit sans nuit — où je rencontrai Vladimir K., dit Volodia.

Le Kiev Hotel était comme tous les hôtels neufs de Russie : confortable et inhospitalier. La rue elle-même inquiétait le regard. Future artère d'un faubourg en chantier, elle traversait un long désert de ruines fraîches, cratères boueux, échafaudages rouillés et pans de béton hérissés de ferraille. On attendait le retour des ouvriers sans trop savoir quand, ni pourquoi.

J'ai posé mon sac dans la chambre 545 dont la dame d'étage m'a dit, une heure plus tard, que je la partagerais avec Ioura, l'interprète que j'aimais le moins : un petit jeune homme joliet, jacasseur, fier de ses yeux bleu turquoise et d'une position sociale qui le mettait en rapport avec des étrangers.

Je me suis allongé sur l'un des lits jumeaux, stores baissés contre la canicule et la poussière. La mer Baltique est à portée d'aile. On ne la voit pas. On cherche

l'air en vain. On ne la sent même pas. C'est quoi, cette mer ?

Ioura est entré et, me voyant vêtu seulement d'un slip sur la couverture en laine, il a froncé les sourcils, les joues sont devenues pivoine. Lui aussi s'est déshabillé, en quelques secondes le jeans et la chemise auréolée de sueur sont tombés, sitôt éclipsés sous l'oreiller. Je jouais à fermer les yeux, pudique et bienveillant. D'entre mes cils je voyais tout, et j'ai souri aux sous-vêtements désuets, trop larges, trop jaunes, tristes peaux d'étudiant mal entretenu. Je me suis souvenu de cette obsession des jeunes gens fauchés chez Dostoïevski : à défaut de vêtements neufs, on doit soigner son linge. Raskolnikov va en guenilles, dans une redingote fripée, des pantalons élimés, mais toujours en linge frais. Je savais bien que Ioura était un Russe indigne. Sur la crasse du jour, il a renfilé un jeans et une chemise propres.

Il s'est approché de mon lit, jetant un œil curieux sur le livre que je laissais pendre, négligemment entrouvert, au bout d'une main. C'était un mauvais roman de Sartre. Il a rougi en ricanant :

« Tu sais, Sartre, on ne trouve pas ça ici. Si on avait fouillé tes bagages à la douane, on te l'aurait confisqué.

— Tu veux que je te le prête ? »

Ses yeux sautaient de mon visage au livre avec une vague convoitise. Combien ça se vend, sous le manteau, un livre de Sartre ? Mais Ioura, en garçon discipliné, a rejeté la tentation. Sur le chevet était un autre roman. Il

l'a soupesé, déchiffrant à voix haute : *Notre-Dame-des-Fleurs*.

« C'est qui, Jean Genet ?

— Un auteur subversif, comme tu dirais. Mon professeur de littérature ne jurait que par lui.

— On vous recommande des livres subversifs, dans vos écoles ? »

Il s'est mis à rire, incrédule de nature, ou très con. (Il y a une rumeur qui court à son propos : un jour qu'il avait la fièvre, à Kazan, une infirmière française voyageant avec pharmacie complète lui a offert un suppositoire. Les narines pincées, il s'apprêtait à l'avaler lorsque l'infirmière, sachant sa pudeur malade, lui a expliqué avec mille précautions qu'il se trompait. Il a protesté qu'on le prenait pour un imbécile mais Irina, l'interprète en chef, lui a confirmé nos mœurs barbares. Pauvre infirmière, qui courait après Ioura depuis tant de jours !... et l'a perdu par excès de zèle.)

Sortant de la douche un quart d'heure plus tard, je l'ai surpris en flagrant délit, le roman de Genet entre les mains. Son bond sur le lit et le rougissement attendu m'ont fait rire. Ioura ne rougit pas au sens ordinaire : il clignote de rouge, il pianote et fait ses gammes en rouge. Les joues se marbrent l'une après l'autre ; puis c'est le front, le cou, la nuque ; puis les oreilles, puis le retour aux joues. Tout ce rouge qui le défigure ne parvient pas à expulser la faute, aussi il fait son écoeuré :

« Mais... c'est des histoires entre hommes ! » bre-

douille-t-il, le regard sous la moquette. « Ça ne te dégoûte pas ? »

D'abord, j'ai haussé les épaules. Puis j'ai réfléchi à la question : ne serait-il pas possible que ce qui m'attire me dégoûte aussi un peu ? La réponse était non, clairement non, et je découvrais à l'instant même que cela aurait dû me dégoûter. Cherchant une sortie, j'ai hasardé du bout des lèvres que la valeur littéraire ne se mesurait pas à l'histoire racontée, ou quelque chose comme ça. L'incompréhension de Ioura se lisait à visage ouvert. La barbarie de nos mœurs n'avait d'égale que la perversion de notre pensée.

Je me suis battu avec une fenêtre dont Ioura m'expliqua qu'elle était verrouillée pour cause d'air conditionné : telle est la rançon de la modernité, s'exclamait-il, insistant avec une fierté toute patriotique sur ce dernier mot. À ce détail près que la climatisation ne fonctionnait pas. La rue, plus bas, ondoyait sous la chaleur. Les voitures titubaient dans la guimauve et notre vieux fourgon communautaire, estampillé Intourist, fondait sous la poussière limoneuse, comme si les marécages sur lesquels on avait bâti Pétersbourg s'étaient rouverts soudain, pour nous gober, nous engloutir.

J'ai voulu relever l'un des stores, la courroie m'est restée dans les mains. J'ai ri.

« Qu'est-ce que vous avez prévu ce soir ?

— Ce soir, nous allons tous à une grande fête organisée en votre honneur par les étudiants komsomols de Leningrad.

— Ouah !... folies à l'horizon ! »

Ioura a grommelé quelque chose de peu gentil : je suis un mauvais esprit. L'ironie est un postulat réactionnaire, professe le guide qui s'y connaît en humour.

Les komsomols, Axelle m'en a parlé, sont ces jeunes communistes enrégimentées dès l'enfance, qui fondent l'élite et l'espoir du pays. Une chape de fatigue me plombe la nuque, j'essuie mon visage, je cherche l'air, je bois le bouillon et le bouillon est tiède, croupi, qui me tuera. « Je te parle ! » proteste l'autre, phobique du silence comme il l'est de l'eau, du savon et des hommes entre eux. Nous n'avons pas les mêmes dégoûts. Il confond parole et discours.

Parfois, je voudrais les plaquer dans un aéroport ou dans une gare, m'en aller seul par les routes et me perdre, prendre le temps de mon plaisir, retourner vers le grand, le pur silence des plaines de Kazan et traverser le désert de seigle qu'un vent chaud couche en longs frissons, me brûler au soleil puis glisser dans les sentes ombragées où déjeunent par bandes les ouvriers agricoles — mais non : au fil des kilomètres, centaines et milliers de kilomètres, pas moyen de contempler cela, ce blé levé que les moissonneurs, comme effrayés de leurs propres prodiges, ont déserté en plein midi, pas moyen de se porter en images dans la grande Russie du rêve, des marais giboyeux et des orages de fin du monde. Non, tu n'échapperas pas à la camisole : le spectacle de l'été sera converti pour toi en données économiques objectives, en termes d'organisation sociale et de planification. Sous le règne du discours, on lutte d'abord pour sauver ses images.

J'ai tant aimé l'onde argentée des seigles, de l'avoine et des blés, et ces hommes courbés, aux épaules brûlées, qui se tranchaient les lèvres à suçoter la lame des boîtes de conserve.

Dans Leningrad, j'ai disparu.

Je me souviens de ma grand-mère, de l'épouvante que lui inspirait ce voyage. « Tu vas à la mort », me disait-elle. « Ces gens-là, c'est la mort. »

Dès Leningrad, je leur échappe. Je dénonce le programme.

Ils ne m'ont pas inquiété. À l'évidence, Ioura trouve les journées plus faciles sans moi. On s'émerveille mieux, sans moi, de l'empreinte laissée par le cul de Lénine sur une chaise fabriquée la veille. Et je traîne les rues, seul tout le jour avec mon mauvais esprit, sans autre horaire en tête que le dîner à l'hôtel. Passé ce couvre-feu, on me chercherait.

Ioura se déhanche, se tortille, sa main plongée dans l'entre-cuisse cherche un nid pour les couilles. Le jeans est neuf, tout étriqué, il l'étréne en ce soir de fête.

« D'accord, je viens. Dis-moi, Ioura : tu les trouves où, tes jeans ? Au marché noir ?

— C'est quoi, marché noir ? »

Quand ça l'arrange, Ioura devient très nul en français.

Il a claqué la porte. Il ne dormira pas ici cette nuit : il s'est trouvé une maîtresse, prof de gym à Saint-Malo, un sacré brin de fille qu'il rejoint tous les soirs. Il fait ça très discrètement, attendant l'extinction des feux dans

les couloirs. Peut-être est-ce interdit. Peut-être même doit-il, dans chacun de nos hôtels, s'acheter la complicité des *diéjournalias*, nos gardiennes d'étage. Le plus comique est que cette fille partage sa chambre avec deux autres demoiselles de la colonne. Que Ioura, ce pudibond défiant les pires cagots en matière d'abomination charnelle, puisse se la sauter comme ça, en public, me laisse pantois.

Axelle est venue me chercher car le fourgon allait partir. Elle avait les pommettes rouges, les lèvres gonflées et les yeux langoureux, comme voilés de larmes. J'ai pensé qu'elle avait fait l'amour avec François, l'instituteur de Lisieux qui a une tête de Christ syndiqué. Elle n'a rien dit d'abord, elle se tenait près de la porte, mains croisées sur son ventre rond. C'est ce que je préfère, ce que j'ai dû aimer un jour en elle : ses postures d'enfant, ce corps potelé — quand elle voudrait tant être une femme, peut-être cette Lauren Bacall dont elle a placardé les murs de sa chambre. Elle porte une jupe trop serrée, un tee-shirt blanc moulant. Elle a relevé ses cheveux roux dans un vieux foulard indien que je reconnais, pour l'avoir vu souvent au cou de sa mère. Elle ressemble à un bonbon.

« Dépêche-toi, on va le rater. »

Je l'énerve quand je m'habille, parce que j'y mets trop de soin, trop de temps. Les boutons de manchettes surtout l'agacent, et j'en ai une collection. Elle prétend que j'imité mon père — or, mon père n'est pas bien vu, ne cadre pas dans le décor uniforme d'une tour HLM à

Onze années plus tard, on entend dire, partout dans le monde, que la Russie soviétique est en train de changer. Dans sa dernière édition anglaise, le journal *Asahi Shimbun* traitait longuement des libertés nouvelles promises au peuple russe. On veut me faire croire que Volodia est libre aujourd'hui, que, pour un autre Volodia et un autre moi-même, la vie là-bas est devenue possible, qu'ils se rencontrent dans Leningrad et qu'ils s'aiment dans la pleine lumière des nuits blanches. On veut me faire croire que j'ai tout manqué.

Avant-hier, j'assistais à une conférence sur la paix donnée dans un théâtre de Kobe. Il y avait de tout à cette conférence, des Canadiens, des Suédois, des Africains, des Russes. J'étais passé en coulisse, lorsque, soudain, entre deux piliers de velours rouge, je l'ai reconnu parmi la délégation soviétique : c'était lui, qui s'était laissé pousser la moustache, mais c'était lui assurément, c'étaient les mêmes yeux noirs. J'ai failli tomber. On m'a tendu une chaise. Caché dans les plis du rideau, je l'ai mieux regardé. Sur la tribune, juste devant lui, était inscrit son nom. J'ai sorti mes lunettes de ma poche : Ivan Petritzki. De retour à Tokyo, je réservais le premier vol pour Paris.

L'avion accompagnait la course du soleil, drôle de compte à rebours, traînée de poudre qui incendiait ville après ville. C'était le matin sur Leningrad, un vrai matin d'octobre suivant une vraie nuit noire. Tout en bas, des milliers de mètres sous mes pieds, un homme vivait peut-être, un homme qui se souvenait de moi.

Peut-être levait-il les yeux, une main en visière, au sillage de l'avion. Peut-être, de l'autre main, adressait-il un signe au ventre blanc de la carlingue.

De mon veston, j'ai sorti le vieux portefeuille, j'ai fouillé ses soufflets, ses micas, ses recoins les moins certains. Je l'ai trouvée enfin, minuscule, écornée et pelucheuse, une cartelette ivoire indiquant la ville, indiquant la rue, les numéros de rue et de téléphone. Au centre de la carte était peinte une clef, une clef noir et or, fantasque et historiée comme une illustration de conte de fées.

Sur la tige de la clef, on pouvait lire, dessinées à l'ancienne, les lettres « КИЕВСКАЯ ». Et au revers de la carte, écrit au stylo bleu, ce numéro de chambre : 545.

J'ai renfoui la carte dans le portefeuille, elle a regagné sa place sous le veston, tenue au chaud, à l'endroit que l'on prête au cœur.

Ma clef me restait, ma clef d'or.

Tout a changé en apparence. L'enfant des banlieues rouges roule carrosse, une vie qu'il n'eût pas même soupçonnée à seize ans. Tout a changé et rien ne me changera. J'écris le roman de ma vie, cette vie privée de toi. Oui, la mémoire a horreur du vol : je t'aime dans les replis, les caches et les verrous.

Le coffre-fort, qui le réduira ?

Tokyo, septembre 1986 - L'Isle Savary, juin 1987